

Bruno Parmentier

Nourrir l'humanité

*Les grands problèmes
de l'agriculture mondiale
au XXI^e siècle*

PRÉFACE D'EDGARD PISANI



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

ISBN : 978-2-7071-5068-4

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*. Vous pouvez également retrouver l'ensemble de notre catalogue et nous contacter sur notre site **www.editionsladecouverte.fr**.

© Éditions La Découverte, Paris, 2007.

À CHARLES PARMENTIER,
mon père, qui m'a donné le goût de la terre,
et
À LÉON, *son père, qui fut président*
de la chambre d'agriculture d'Eure-et-Loir

Écrire un livre est toujours une aventure collective. C'est particulièrement le cas de celui-ci : l'auteur a surtout posé un regard neuf sur tout ce qu'il a lu, vu et écouté lors de ses cinq premières années de direction d'une école d'ingénieurs en agriculture, alors qu'il découvrait les milieux de l'agriculture, de l'environnement et de l'alimentation, en France et à travers le monde. Difficile de citer tous ceux, fort nombreux, qui, de près ou de loin, ont contribué à sa réflexion ; merci à chacun d'entre eux, collègues, confrères et professionnels de tous types, théoriciens ou praticiens, sans oublier les étudiants. Bien évidemment, aucun des libres propos de ce livre ne les engage, ni eux ni les institutions qu'ils représentent ! Merci à ceux qui m'ont provoqué pour que je prenne la parole, puis la plume, en me convainquant que je pouvais le faire.

Merci de façon particulière à ceux qui les premiers ont lu et relu ces textes et m'ont fait bénéficier de leurs conseils, critiques et suggestions, notamment Rémi Mer et Valentin Beauval, et aussi Michel Griffon, Guy Lemaitre, Joseph Michel, Georges Parmentier, Alain Peyrieux, Amicie Rabourdin, et bien d'autres.

Merci à mon épouse Annick, qui a toujours cru que j'arriverais au bout de ce travail et a accepté de bonne grâce d'y sacrifier beaucoup de vie de famille, et à mes quatre fils Luis, David, Emmanuel et particulièrement Vivien. Leur exigence et leur stimulation intellectuelle, ainsi que les idées nouvelles qu'ils m'ont données tous les cinq, m'ont été fort utiles.

Enfin, merci à ma complice Véronique Mokski, qui a relu, réécrit et révisé ce texte avec enthousiasme, en devenant ainsi coauteure.

Préface

PAR EDGARD PISANI

Dans sa note liminaire, Bruno Parmentier confesse qu'il ignorait tout de l'agriculture au moment où il a pris la direction d'une école d'agriculture, en 2002. Et celui auquel il a demandé de préfacer ce livre ignorait tout de l'agriculture au moment où lui a été confiée, il y a quarante-quatre ans, la négociation de la politique agricole européenne et la modernisation de l'agriculture française. Que faut-il en déduire ? Le monde agricole manque-t-il de compétences et de voix ? Faut-il que le président de la République ait eu, lors de ma nomination, la volonté de mettre au pas un « monde » qui vivait à part dans un univers qui se modernisait ? Assurément non. Les deux faits sont la conséquence de deux vérités que nul ne peut ignorer : pour connaître une réalité économique et sociale complexe, mieux vaut ne pas appartenir à l'une de ses parties ; pour être entendu du reste du monde, le monde agricole ne gagne rien à la plaidoirie d'un avocat issu de son sein.

L'excellent tableau que Bruno Parmentier dresse ici est fait pour dire à l'opinion et aux responsables politiques, économiques, sociaux de France, d'Europe et du monde qu'à ne pas traiter les problèmes qui se posent concrètement, ils prendraient de redoutables responsabilités en matière de subsistance, d'environnement, d'équilibre démographique. Ainsi, pour être pertinent, ce livre se présente comme un dossier de politique générale qui, loin de toute attitude partisane, vient rappeler que la vie du monde dépend des champs, prés, forêts et mers de la planète et qu'une gestion exclusivement marchande des problèmes conduirait aux pires désordres. Pour être lu comme il le mérite, ce livre ne devait pas être écrit par un agronome pour des agriculteurs et des agronomes, mais par

un généraliste pour « M. Tout-le-Monde ». Cela ne veut pas dire que les agronomes et les agriculteurs doivent l'ignorer. Ils peuvent, bien au contraire, grâce à lui, appréhender leurs problèmes dans leur redoutable immensité, dans leur diversité défiant l'intelligence.

Le « vieil homme » remercie donc l'auteur d'avoir élaboré une analyse et une anticipation que devra consulter toute personne préoccupée par l'avenir du monde. Non comme une référence doctrinale ou une théorie politique, mais comme un outil de réflexion. Ayant lu le manuscrit, je veux citer ici les titres de quelques chapitres : « Produire plus et mieux avec trois fois moins : moins de terre, moins d'eau, moins de biodiversité » ; « Intégrer de nouvelles contraintes : plus de chaleur, plus d'épidémies ». Telles sont les données exposées. Mais voici les problèmes et perspectives : « les armes traditionnelles de l'agriculture ne suffiront pas à relever les défis de demain », mais « le développement accéléré de la biologie ouvre le "siècle du vivant" ». Quittant les domaines de la production, une mise en garde s'élève : « Le commerce international, [constitue-t-il] un outil pour mieux nourrir ou pour affamer ? », car l'agriculture ne s'appréhende pas seule, mais à travers « ses relations avec l'agroalimentaire et la grande distribution ».

Mais, au fait, « qui nourrira qui au XXI^e siècle ? » D'où viendra la subsistance de la Chine et de l'Inde avec leurs deux milliards et demi de bouches ? De l'Amérique latine avec ses immenses ressources mais aussi ses forêts ravagées ? De l'Afrique qui, naguère autosuffisante, comptera demain bien plus de la moitié des affamés du monde ? Du Moyen-Orient, avec son pétrole, ses déserts et ses fleuves ? De l'ex-URSS, dont la collectivisation a jadis détruit les structures rurales et qui s'oriente aujourd'hui vers des latifundia productrices mais au rôle incertain ? Ce passionnant parcours avec les forces et les faiblesses qu'il révèle conduit à un impératif : « soutenir l'agriculture au XXI^e siècle ».

Décrivant et interrogeant, Bruno Parmentier dit les problèmes qu'ont posés, que posent et que poseront les « politiques agricoles ». Il affirme en conclusion que, faisant œuvre de pédagogue, il s'est bien gardé de « s'engager ». C'est vrai, mais les faits parlent d'eux-mêmes et, une fois signalés, personne ne peut les réduire au silence.

Le lisant, chacun réagira à sa manière, mais nul ne pourra sortir de cette lecture sans un sentiment d'angoisse, sans une volonté d'action et, d'abord, sans le désir d'en savoir davantage. Je continuerai donc d'étudier, d'interroger, de tenter de nouvelles réponses. Inquiet parce que, jusqu'ici, rien ne m'a démontré que le monde pourra nourrir neuf milliards d'habitants, je me référerai souvent à ce livre comme le plus méthodique, le plus honnête, le plus alerte ouvrage de « vulgarisation » sur le problème. Celui qui pose le mieux la question la plus grave de toutes

Préface

celles que l'avenir nous soumet : comment produire assez pour répondre à tous les besoins, sauvegarder la nature qu'une certaine modernité malmène, trouver dans le monde moderne une place pour les ruraux que cette même modernité contraint à l'exode ?

Merci à Bruno Parmentier d'avoir mis les points sur les « i ».

Introduction

L'agriculture, activité millénaire – traditionnelle s'il en est –, a subi en Europe une mutation fantastique depuis le milieu du ^{XX}^e siècle. En ce début du ^{XXI}^e siècle, elle s'apprête à connaître à nouveau une métamorphose complète. Contrairement à beaucoup d'autres changements qui s'opèrent cachés derrière les murs des usines et dans les bureaux, ceux-là se déroulent en plein jour, sous les yeux des non-agriculteurs, devant chez eux et de part et d'autre de la route des vacances. Ils ont donc tous l'impression d'en être témoins... mais comprennent-ils ce qu'ils voient ?

Les Occidentaux mangent tous les jours et sentent bien que cela constitue un bouleversement considérable ; cependant, face aux nombreuses questions qui se posent concernant l'avenir de l'alimentation, aussi bien en termes de volumes disponibles à l'échelle de la planète que de qualité de ce que l'on mange, ils hésitent entre le changement des habitudes et la nostalgie, le plaisir et la colère, le « laisser-aller » et l'envie de « reprendre la main » sur cette part essentielle de la vie. Mais comment rester objectif dans une matière où les sens, les besoins, l'éducation, l'instinct et l'histoire personnelle sont à ce point sollicités ? Et, sur ce sujet, ce qui se lit et s'entend est proprement incompréhensible pour ceux, nombreux, qui n'ont pas le recul suffisant.

Les Français se trouvent, de plus, à une époque où il est de bon ton de disserter sur le mode catastrophiste : leur pays serait amorphe, en déclin, incapable de réagir et de surmonter ses blocages. Ils aiment à se faire peur et à s'autoflageller. Pourtant, pour reprendre le titre évocateur d'un livre récemment paru, on pourrait aussi se demander « pourquoi ça ne va pas

plus mal ¹ », et faire la liste des nombreuses forces, réelles ou latentes, et des espoirs qui résident au sein de ce pays, sans conteste l'un des plus doués de la planète en matière d'agriculture et d'alimentation.

Il faut prendre conscience tout d'abord qu'une peur ancestrale a bel et bien disparu, celle de ne pas avoir à manger. Bien peu auraient l'idée maintenant, comme le faisaient leurs grands-parents, de stocker de la farine, des nouilles, du riz, de l'huile et du sucre à chaque crise internationale. Qui pourrait imaginer que le pain vienne à manquer dans la boulangerie d'à côté ou le lait dans le supermarché ? On ne se rend même plus compte à quel point cette abondance est un événement nouveau pour l'humanité ; se nourrir a toujours constitué pour cette dernière un souci majeur, quotidien, permanent, et le travail lié à la satisfaction de ce besoin l'activité principale de la majorité de la population. La France, qui affiche aujourd'hui une agriculture largement exportatrice, a quand même connu onze disettes au XVII^e siècle, seize au XVIII^e siècle, et dix encore au XIX^e siècle. Même au XX^e siècle, les deux guerres mondiales ont provoqué pénuries et rationnements : la génération de l'entre-deux-guerres, qui a connu les privations de la Seconde Guerre mondiale, en a été durablement traumatisée.

Vers 1950, la France comptait encore 8 millions d'agriculteurs, lesquels n'arrivaient toujours pas à nourrir correctement 40 millions d'habitants (soit à peine cinq bouches par agriculteur). Et puis, merveille de l'ingéniosité humaine, l'agriculture et l'élevage se sont professionnalisés, leur productivité a décuplé, et les Français, ainsi que leurs voisins d'Europe de l'Ouest et quelques rares autres peuples, ont fini par connaître l'abondance à la fin du XX^e siècle. En cinquante ans, le nombre de paysans français s'est divisé par dix, et aujourd'hui chacun d'entre eux nourrit près de cent personnes. La population hexagonale atteint 60 millions d'habitants, les agro-industriels exportent tous azimuts et personne ne sait que faire des surplus. Le secteur agroalimentaire constitue la principale source de devises du pays ; en ce domaine, la France est le deuxième exportateur mondial, et le premier par habitant. Une réussite tout à fait exemplaire que lui envient de nombreux pays.

Il s'est passé, dans le même temps, un événement aussi extraordinaire qu'imprévu : au lieu de reconnaître le mérite des agriculteurs français, leurs concitoyens les ont caricaturés au point de voir en eux de véritables « ringards ». Pour nombre d'urbains, qui se nourrissent trois fois par jour sans y penser en profitant largement des richesses créées par le secteur de l'alimentation et qui sont de plus en plus nombreux à visiter la campagne ou à s'y installer, les agriculteurs semblent maintenant dépourvus

1 Patrick VIVERET, *Pourquoi ça ne va pas plus mal ?*, Fayard, Paris, 2005.

de toute qualité de modernisme. Ils sont réputés faire du bruit avec leurs tracteurs, leurs arrosages ou leurs bêtes, salir les routes, accaparer l'eau, épandre à longueur de journée des produits chimiques suspects, polluer les rivières, empuantir l'atmosphère, maltraiter les animaux, chasser à tort et à travers, manipuler le vivant de façon irresponsable, produire de la « malbouffe », coûter cher à l'Europe, et râler constamment. Pure caricature bien sûr, qui illustre un fossé culturel croissant, une méconnaissance profonde, l'insouciance légèreté de ceux qui n'ont jamais connu la faim et aussi l'arrogance traditionnelle des intellectuels.

On remarquera cependant que pour d'autres urbains, pénétrés d'écologie et de plus en plus critiques envers leur propre mode de vie, ce sont au contraire les agriculteurs qui sont les « vrais postmodernes » au tournant du siècle, par leur choix d'une vie plus proche de la nature, plus équilibrée, qui représente une alternative à celui de la ville devenu trop aliénant².

En France, la question alimentaire que se pose aujourd'hui la majorité de la population n'est plus en effet celle de l'approvisionnement (puisqu'elle n'a plus peur de manquer), mais bien davantage celle de la qualité. Mais quelle qualité ? Contrairement à la quantité, voilà un concept difficilement saisissable, dont chacun entretient une interprétation personnelle, celle-ci étant d'ailleurs bien différente en semaine, durant le week-end ou pendant les vacances. Chacun veut en effet à la fois manger beaucoup, simple, pratique, vrai, savoureux, équilibré, sain, naturel, diversifié, du terroir, exotique, sécurisé, pas cher, etc. Sans négliger le fin du fin : se trouvant trop gros, beaucoup de gens veulent d'abord maigrir.

À l'époque, pas si lointaine, où l'on mourait autour de l'âge de cinquante ans, après avoir mangé 50 000 fois si on avait eu de la chance, un Français cherchait surtout à prolonger ses jours et à gagner quelques déjeuners supplémentaires. Désormais on vit jusqu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, avec l'assurance de consommer 100 000 repas, sans compter les apéritifs, cocktails, goûters et autres grignotages. Du coup, les inconvénients de l'abondance apparaissent au grand jour. L'obésité fait des ravages, les allergies et intolérances se développent, ainsi que les maladies rares (parfois issues de la longue exposition à des produits indésirables) et certaines psychopathologies alimentaires (boulimie, anorexie ou orthorexie). Le concept de « malbouffe » a largement concurrencé

2 Voir sur ce sujet l'excellent livre de Rémi MER, *Le Paradoxe paysan. Essai sur la communication entre l'agriculture et la société*, L'Harmattan, Paris, 1999. Il se conclut par cette phrase que je fais mienne : « Le métier de paysan peut être amené à incarner symboliquement une nouvelle forme de modernité. Après la fin des paysans, le retour ? »

celui de pénurie, sauf pour les clients de l'association des Restaurants du cœur et autres soupes populaires, toujours trop nombreux, certes, mais ne faisant plus qu'exceptionnellement la une des journaux et magazines.

Et pourtant, affirmons-le sans détour : on ne s'est jamais aussi bien restauré en France qu'aujourd'hui.

On mange bien, d'abord, du point de vue de la sécurité sanitaire de base. Pratiquement plus personne ne meurt après souper, ce qui pourtant était un risque permanent il y a encore quelques dizaines d'années. Pourtant, quand survient une intoxication alimentaire dans une collectivité, on en entend parler pendant des semaines. Et que penser de la disproportion entre l'inflation de commentaires journalistiques autour des crises alimentaires et leur réalité objective en termes épidémiques : la maladie dite de la « vache folle » a finalement fait en tout et pour tout 10 à 15 morts en France, et, à l'heure où cette préface est bouclée, la « grippe aviaire » n'en a pas fait un seul. Les Français gagnent trois mois d'espérance de vie tous les ans depuis plusieurs dizaines d'années ; chaque génération domine de 5 à 10 centimètres la précédente et ce n'est certainement pas en s'empoisonnant à table que l'on arrive à ce résultat.

Mais on mange bien en France, également, en terme de dégustation. Le monde entier continue de goûter et louer la gastronomie hexagonale. Les Français résistent encore de façon significative à l'invasion de la « malbouffe » déstructurée à l'américaine. Les différentes strates d'immigration, ainsi que le tourisme à l'étranger, leur ont fait adopter progressivement un certain nombre de recettes étrangères, enrichissant encore la grande diversité de leur patrimoine culinaire. Et n'oublions pas les grandes entreprises agro-industrielles au rayonnement international : on déguste des yaourts Danone et du vin de Bordeaux sur une bonne partie de la planète. Des grandes chaînes de supermarchés d'origine hexagonale approvisionnent de plus en plus largement la planète, de São Paulo à Pékin.

Osons donc une affirmation qui peut paraître à contre-courant, voire stupéfiante : malgré toutes les critiques (dont beaucoup sont légitimes), malgré tous les énervements et motifs d'insatisfaction, malgré les nombreuses imperfections subsistant, malgré la « malbouffe », malgré les dégâts induits par le progrès, malgré la véritable « épidémie » mondiale d'obésité et la multiplication des cancers, on mange mieux que l'on n'a jamais mangé.

La conscience de cette avancée ne doit donc pas faire céder le secteur agricole au découragement qui souvent le mine, car un nouveau défi, tout aussi important, complexe et vital l'attend, pour lequel il devra une nouvelle fois démontrer ses capacités d'évolution.

L'agriculture au cœur même des problèmes vitaux du XXI^e siècle

Le sujet de ce livre est bien l'agriculture. Commençons par une première constatation : l'abondance de produits agricoles et alimentaires en Europe à la fin du XX^e siècle pourrait ne constituer qu'une parenthèse, et même une exception unique dans l'histoire et la géographie de l'humanité.

En matière géographique, comment oublier que quelque 850 millions de personnes (sur 6,4 milliards) souffrent encore de la faim sur la planète ? D'ici à 2050, la Terre comptera 2 à 3 milliards d'habitants supplémentaires. L'Europe, dont la population va décroître, ne mangera pas davantage et l'on peut raisonnablement penser qu'elle s'approvisionnera sans problème. Mais l'Asie devra, gageure considérable, multiplier sa production par 2,3. Quant à l'Afrique, elle devrait théoriquement quintupler sa production pour subvenir à ses besoins alimentaires, tout au moins selon les normes occidentales, un défi vraisemblablement impossible à relever. Malgré le développement avancé d'une partie du monde, l'accumulation insolente de richesses, les progrès technologiques et l'émergence d'une forme de conscience mondiale, de plus en plus de gens risquent d'avoir faim au XXI^e siècle sur cette planète fragile.

Sur le plan historique, l'homme a, jusqu'ici, fait le plus simple : il sait produire beaucoup de biens alimentaires avec une apparente efficacité. Mais cette efficacité reste très relative car elle s'exerce uniquement dans des conditions favorables où les ressources sont abondantes. Les grandes quantités de céréales, de lait, de viande, de fruits, de légumes, etc. qui sortent de terre utilisent en effet beaucoup d'eau, d'énergie, de chimie, de mécanique et la quasi-totalité des sols disponibles. On produit « beaucoup avec beaucoup » ; cela a demandé de nombreux et patients efforts, mais n'était pas hors de portée...

L'homme doit maintenant apprendre à produire « à la fois plus et mieux, mais avec moins » : moins d'eau, moins de sol, moins d'énergie, moins de chimie, etc. Ce pari n'est pas gagné, loin s'en faut, d'autant plus que l'on a dégradé les sols et les cours d'eau, diminué dangereusement la biodiversité et contribué à un réchauffement de la planète aux conséquences difficiles à prévoir. La société occidentale a également édicté des règles d'échange et de commerce international qui rendent pratiquement impossible la survie des agricultures et des agriculteurs de nombreux pays du tiers monde et les condamnent soit à une extrême dépendance, soit purement et simplement à la famine. De plus, l'ensemble de l'humanité pourrait avoir à affronter le retour de grandes épidémies. Enfin, l'agriculture se trouve aujourd'hui sollicitée pour une contribution nouvelle et

majeure, qui n'a plus rien à voir avec l'alimentaire : fournir des matières premières à l'industrie, dans le secteur de l'énergie notamment pour prendre le relais du pétrole. Il faudra donc énormément de travail, d'inventivité et d'investissements pour réussir ce tour de force.

« Partant de certitudes fondées sur des analyses et des prises de position fondées sur des valeurs, le monde peut sans doute nourrir le monde à la condition d'en prendre les moyens. Mais en libérant tous les instincts de possession et de victoire, de domination et de triomphe que le marché réveille, on risque de prendre un chemin qui rende impossible la satisfaction des besoins humains de la moitié de l'humanité³. »

« Aujourd'hui, très honnêtement et du fond de moi-même, je m'adresse à la société globale et je lui dis : vous avez besoin de l'agriculture et vous ne mesurez pas le risque que vous courez en ne lui faisant pas la place qu'elle mérite et qui lui revient. Engageons-nous ensemble dans une réflexion où, parce que vous aurez pris la mesure des problèmes que pose votre alimentation en quantité et en qualité, parce que vous aurez pris la mesure du problème que pose l'environnement, parce que vous aurez pris la mesure des risques que font courir les déséquilibres des sociétés rurales, la société globale, nationale, européenne et mondiale aura intérêt à aborder le problème agricole de façon que celle-ci subsiste pour la satisfaire, elle, société globale, et de façon que le monde agricole trouve sa place, non plus une place de mendiants et de subventionnés mais une place essentielle d'acteurs dans le monde moderne⁴ ! »

Ouvrons les yeux : l'agriculture est tout sauf « ringarde ». Elle va revenir rapidement au centre même des préoccupations, au Nord comme au Sud. Les sociétés urbaines vont très vite s'en apercevoir et l'image de l'agriculture changera de nouveau fortement. Ce secteur est l'un des gardiens de la sauvegarde de la planète : il doit nourrir ses habitants mais aussi, bientôt, faire rouler des voitures, approvisionner des usines et conserver les paysages. De plus, la principale voie de sortie industrielle sera probablement le développement des techniques issues de la biologie, permettant, par exemple, de créer des végétaux capables de pousser dans des conditions hostiles (sols contenant du sel, eau peu abondante, températures très basses, nombreux prédateurs ou maladies, etc.) ou possédant des propriétés nouvelles (meilleure qualité nutritionnelle ou énergétique, etc.). La « civilisation du vivant », qui est en train de voir le jour, est à la fois porteuse de promesses inouïes et de dangers considérables. Difficile encore d'imaginer ce qu'il adviendra pour l'humanité du décryptage du

3 Edgard PISANI, conclusion de la première leçon inaugurale 2004 du groupe ESA (École supérieure d'agriculture, Angers), *Le monde pourra-t-il nourrir le monde ?*

4 Edgard PISANI, deuxième leçon inaugurale 2004 du groupe ESA, *Produire et sauvegarder*.

génomique, notamment humaine. Représentera-t-il un redémarrage extraordinaire en terme de progrès, qui rendra caduques une bonne partie de nos craintes actuelles, ou bien, ce qui est toujours possible, un mirage dangereux menant à des conséquences désastreuses⁵ ?

Ce livre est celui d'un néophyte passionné. Son auteur, urbain « pur sucre », a décidé récemment de rejoindre le milieu agricole et agroalimentaire en prenant la direction d'une école d'ingénieurs en agriculture, persuadé que le XXI^e siècle sera en particulier celui du vivant. Il a beaucoup écouté, lu et observé pour essayer de se faire son idée sur ces questions à la fois réputées très complexes et extrêmement médiatisées. Le résultat de cette réflexion est destiné à tenir dans deux essais de synthèse sur les enjeux alimentaires de la « civilisation du vivant », qui seront lisibles par les non-spécialistes, souvent perdus au milieu des polémiques sur le financement de la Politique agricole commune européenne (PAC), les OGM (organismes génétiquement modifiés), les problèmes de pénurie d'eau, les énergies renouvelables, la « malbouffe », l'obésité, le bien-être animal, l'aide alimentaire aux pays du tiers monde et bien d'autres sujets. Le présent ouvrage traite du souci de « nourrir » l'ensemble de la planète, et notamment de ses implications technologiques, économiques et politiques. Un second ouvrage complétera ce propos en examinant les modalités du « manger », s'attardant sur la culture alimentaire, la santé, la relation ville-campagne, etc.

Le but n'est pas de se risquer présomptueusement à écrire ce qu'il conviendrait de faire, mais bien d'éclairer sur le contexte et les enjeux, et sur le caractère globalisant de tous ces problèmes fondamentaux que chacun a parfois tendance à traiter séparément. Pas d'essais à thèse donc, mais des livres « pédagogiques », de vulgarisation, tentant, plus modestement, de recréer des liens entre le monde de la campagne, l'agriculture et le reste de la société.

Des livres qui tentent d'expliquer aux gens des villes en quoi l'agriculture se trouve au cœur même des problèmes du futur. Des livres qui tentent également de montrer aux agriculteurs que la crise actuelle sera probablement de courte durée, tant la société aura besoin d'eux pour produire davantage d'aliments de qualité, d'énergie, de fibres et autres matières premières pour l'industrie. Des livres, enfin, pour tous ceux

5 Pour activer les imaginations et mieux prendre la mesure des bouleversements qui pourraient apparaître en matière d'agriculture et d'alimentation, l'auteur du présent livre a lancé un défi en 2005 aux auteurs de science-fiction francophones en leur demandant d'écrire librement sur le thème : « Que mangerons-nous en 2050, que cultiverons-nous en 2050 ? ». Le résultat, dix-huit nouvelles, a fait l'objet d'une anthologie captivante qui tente de réconcilier science et fiction, réunie par Daniel Conrad, *Moissons futures. 2050 : la SF française se met à table*, La Découverte, Paris, 2005.

Nourrir l'humanité

qu'intéressent la solidarité nationale et internationale, l'humanitaire, l'écologie, et qui souhaitent resituer ou remotiver leur action.

Des textes enfin écrits volontairement avec des termes simples, compréhensibles par tous, et les seuls chiffres les plus significatifs. Les spécialistes de tous bords trouveront peut-être cet ouvrage un peu simpliste ; il n'est pas écrit pour eux, mais pour le « citoyen de base »⁶.

Bruno Parmentier, Angers-Lavelanet-de-Comminges, 2006.

6 Pour en savoir plus, lire en particulier l'ouvrage très documenté de Michel GRIFFON, *Nourrir la planète*, Odile Jacob, Paris, 2006.